

LA JOIE.

Les fruits de l'Esprit sont l'amour, la joie, la concorde, la patience, la bonté, la bienfaisance, la fidélité, la tempérance.

(GALATES, V, 22.)

Parmi cette riche énumération des fruits excellents que porte le Saint-Esprit dans le cœur du fidèle, j'en choisis un seul pour l'étudier aujourd'hui avec vous, et je réduis mon texte à ces simples mots : « le fruit de l'Esprit est la joie. » Ce qui motive mon choix à cet égard, ce n'est pas seulement la place importante que la joie occupe dans la vie chrétienne : c'est que je voudrais vous donner aujourd'hui le complément annoncé d'une méditation précédente, qui avait pour objet la lassitude de la vie. Dans cette méditation, vous vous en souvenez peut-être, nous avons cherché les diverses causes qui peuvent nous amener à dire : « la vie m'est à charge. » En étudiant les causes de la lassitude de la vie, nous avons

été conduits naturellement à parler aussi des remèdes qu'on peut opposer à cette maladie morale ; mais nous n'en avons parlé encore que d'une manière incidente ; et le sujet est assez important pour que nous y consacrons un discours spécial. C'est dans cette pensée que nous avons choisi pour sujet de notre méditation , dans cette fête du Saint-Esprit ¹ , la joie chrétienne, qui est un des fruits les plus précieux du Saint-Esprit. La joie est directement opposée à la tristesse , au découragement , à la lassitude de la vie : prêcher la joie sera donc la meilleure manière de combattre cette malheureuse disposition.

La joie nous est constamment présentée comme un caractère essentiel des enfants de Dieu , aussi bien sous l'ancienne alliance que sous la nouvelle. S'il fallait vous citer des exemples à l'appui de cette assertion , je n'aurais que l'embarras de les choisir. Les Psaumes , en particulier , sont tout remplis de l'expression de cette joie sainte , qui caractérise les fidèles de tous les temps. « Que ceux qui se confient en toi se réjouissent ! » s'écrie David ; « qu'ils soient toujours comblés de joie , et que ceux qui aiment ton nom s'égaiant en toi ! » — « Vous , justes , réjouissez-vous en l'Eternel , tressaillez et chantez de joie , vous tous qui êtes droits de cœur ! » — « La lumière est semée pour le juste , et la joie pour ceux qui ont le cœur droit. » — « Ta face , ô Eternel ! est un rassasiement de joie ; il y a des plaisirs à ta droite

¹ Prêché un jour de Pentecôte.

pour jamais. » — « Lève sur nous la clarté de ta face, ô Eternel ! tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'ils n'en ont alors que leur froment et leur meilleur vin ont été abondants » ¹. — Je n'aurais jamais fini si je voulais vous rappeler ces innombrables déclarations de l'Écriture qui nous montrent la joie comme une disposition essentielle à la vie des enfants de Dieu, comme un des traits les plus caractéristiques de l'œuvre du Saint-Esprit dans notre cœur. Quand le cœur d'un homme s'ouvre à l'influence de l'évangile, quand il reçoit comme une réalité la bonne nouvelle de son salut éternel par le sang de Christ, ses premiers pas dans la vie nouvelle sont marqués par la joie, une joie immense, inexprimable, qui ne ressemble à aucune autre, et devant laquelle pâlissent toutes les joies du monde, comme la lueur d'une lampe s'efface devant l'éclat du soleil. Il est vrai que plus tard, dans les difficultés et les combats de la carrière chrétienne, cette joie de la conversion perd quelque chose de sa vivacité première ; mais pourtant le fond de la vie de l'enfant de Dieu doit toujours être un état de joie. Il manquerait quelque chose à notre vie religieuse, nous ne serions pas des chrétiens complets, si nous nous laissions aller habituellement à la tristesse. Je dis habituellement : car il y a des circonstances où la joie n'est pas de saison : c'est lorsque nous avons eu le malheur de céder à la tentation, et que nous

¹ Ps. V, 42 ; XXXII, 11 ; XCVII, 41 ; XVI, 41 ; IV, 7, 8.

sommes en état de chute ; alors le Seigneur ne nous appelle point à la joie , mais à l'humiliation et aux larmes ; alors il nous dit : « sentez vos misères , et pleurez ! que votre ris se change en pleurs , et votre joie en tristesse » ¹. David , après son double crime , ne parle plus de sa joie — je me trompe , il en parle encore , mais pour en déplorer la perte , et pour supplier le Seigneur de la lui rendre en lui pardonnant et en purifiant son cœur : tellement il sent que la joie est inséparable de son relèvement moral : « fais-moi connaître la joie et l'allégresse , et que les os que tu as brisés se réjouissent ! rends-moi la joie de ton salut , et que l'esprit de l'affranchissement me soutienne ! » ².

Ainsi la joie est l'état normal de l'enfant de Dieu. Une seule chose peut le priver momentanément de sa joie , c'est le péché ; et du moment qu'il est relevé de sa chute , il doit retrouver la joie en même temps que la sanctification. Ai-je besoin d'ajouter , mes frères , que cette joie du fidèle , qui est permanente , qui doit subsister au milieu des afflictions de cette vie , n'est pas ce que le monde appelle de ce nom ? Ce n'est pas ce « ris des insensés qui éclate comme le bruit des épines sous le chaudron , » et dont il est dit : « même en riant le cœur sera triste , et la joie finit par l'ennui » ³. C'est un contentement sérieux

¹ Jacq., IV, 9.

² Ps. LI.

³ Ecclés., VII, 6. Prov., XIV, 13.

et saint , qui brille quelquefois à travers les larmes , qui réside dans les profondeurs de l'âme , qui aime le sourire plus que le rire, et qui, sans craindre dans l'occasion une douce gaieté , se manifeste habituellement par l'égalité d'humeur et la sérénité des traits.

Telle doit être la disposition habituelle du chrétien. Il ne lui est pas permis de se laisser aller à la tristesse et de dire : la vie m'est à charge ! La joie est pour lui , non-seulement un privilège , mais un devoir.

C'est un devoir d'obéissance envers Dieu ; c'est l'objet d'un commandement positif et absolu. Il nous est ordonné d'être « toujours joyeux, » au même titre qu'il nous est ordonné de « prier sans cesse, » de « ne pas éteindre le Saint-Esprit , » de « ne pas rendre le mal pour le mal , » de « chercher toujours ce qui est bon » ¹ ; et saint Paul revient avec une insistance toute particulière sur ce devoir de la joie. « Au reste , mes frères , » dit-il dans son épître aux Philippiens , « réjouissez-vous dans le Seigneur ; je ne me lasse point de vous écrire les mêmes choses , et c'est votre sûreté. » Et plus loin : « réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le dis encore : réjouissez-vous » ².

C'est une chose bien remarquable , et une preuve de la sagesse de Dieu , que la joie soit mise au rang des devoirs positifs du chrétien. Précisément parce

¹ 1 Thes., V, 45-49.

² Philip., III, 4 ; IV, 4.

qu'une foule de causes pourraient nous porter au découragement et à la tristesse, nous avons besoin que la joie nous soit présentée comme un devoir moral, que nous ne sommes pas libres de laisser de côté. Le chrétien qui n'est pas heureux, qui se livre à la tristesse, et qui dit : la vie m'est à charge ! celui-là désobéit à un commandement de son divin maître.

La joie est aussi un devoir de reconnaissance envers Dieu. Quelles que puissent être les circonstances de notre vie, et les épreuves plus ou moins douloureuses qui pèsent sur nous, nous avons tous reçu de Dieu, et nous recevons encore de lui chaque jour une multitude de bienfaits temporels et spirituels. Je n'essaierai pas de vous dire ici quels sont ces bienfaits de Dieu : ils sont tellement nombreux, que les énumérer seulement serait impossible. A ne considérer même que le jour présent, ce jour qui vient à peine de commencer, il a été déjà signalé pour chacun de vous par un grand nombre de bienfaits du père céleste. C'est un bienfait de sa part que vous vous soyez réveillés ce matin en bonne santé, et que vous ayez trouvé, dès votre réveil, les aliments nécessaires à votre vie ; c'est un bienfait de sa part que vous soyez entourés de parents et d'amis ; c'est un bienfait de sa part que vous trouviez à votre portée, dans ce nouveau jour, le trésor inépuisable de sa grâce et le sang de Christ pour effacer vos péchés ; c'est un bienfait de sa part que vous soyez réunis en ce moment dans sa maison, écoutant la prédication de sa parole, invités à la table de sa grâce. A ce jour qui commence

à peine, ajoutez tous ceux que vous avez déjà passés sur la terre, et comptez, si vous le pouvez, toutes les bénédictions dont vous avez été les objets de la part de Dieu. Ces bénédictions vous font un devoir de la reconnaissance et de la joie. Si vous vous livrez à l'abattement et à la tristesse, vous êtes des enfants ingrats, vous oubliez les bontés de votre père céleste, et vous agissez envers lui comme vous rougiriez d'agir envers un homme à qui vous n'auriez pas la millième partie des obligations que vous avez à Dieu.

Enfin la joie est un devoir, parce qu'elle est indispensable à nos progrès dans la sanctification. La vie chrétienne est un combat; et pour être victorieux dans ce combat, il faut y apporter, non pas l'abattement, mais l'espérance; non pas la tristesse, mais la joie. Un soldat découragé est vaincu d'avance : telle est la position du fidèle qui se laisse aller à la tristesse. Jésus lui-même, dont la vie ne fut qu'une longue souffrance, Jésus n'aurait pas vaincu, dans son rude combat, s'il n'avait pas combattu avec espérance et avec joie. Ecoutez-le dans son dernier entretien avec ses disciples : « je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit parfaite. » — « Je viens à toi, » dit-il à son père dans sa prière sacerdotale, « et je dis ces choses étant encore dans le monde, afin qu'ils aient ma joie parfaite en eux-mêmes » ¹. Sans la joie, nous ne pou-

¹ Jean, XX, 41; XVII, 13.

vons pas marcher sur les traces de Christ , nous ne pouvons pas être ses vrais disciples, nous ne pouvons pas comme lui vaincre le monde et le péché. « Ne soyez point tristes , » disait Néhémie aux Israélites fidèles , « car la joie de l'Eternel est votre force » ¹.

Mais comment pourrions-nous arriver à posséder cette disposition si désirable et si nécessaire , si éminemment religieuse et sanctifiante : la joie ? comment pourrions-nous combattre cette tristesse vers laquelle nous sommes si facilement portés au milieu des épreuves , et des agitations , et des soucis de la vie ? quels sont les remèdes les plus efficaces que nous pouvons opposer à ce découragement qui nous fait dire parfois : la vie m'est à charge ? Je suis persuadé qu'il y a pour cela quelque chose à faire ; il y a des moyens particuliers qui sont indiqués par l'expérience chrétienne pour combattre la lassitude de la vie. Ce sont ces moyens que je voudrais en ce moment rechercher avec vous.

Pour nous mettre en garde contre la malheureuse disposition que j'ai en vue , il faut considérer d'abord l'immense valeur , la solennelle importance de cette vie dont nous sommes tentés de nous lasser. La vie présente contient en germe l'éternité. Chacun des jours , chacune des heures qui la composent portera nécessairement ses fruits dans une autre économie , et des fruits qui doivent durer éternellement. Le

¹ Néh., VIII, 40.

temps que nous passons sur la terre ne peut pas être indifférent pour nous. Si nous perdons ce temps qui nous est donné ici-bas, si nous ne l'employons pas selon les vues du créateur, nous ne perdons pas seulement notre vie sur la terre, mais la vie éternelle. Et si nous mettons à profit le temps qui nous est donné ici-bas, c'est la vie éternelle que nous gagnons, c'est une félicité sans mesure et sans fin. Envisagée sous ce point de vue, la vie présente acquiert une valeur infinie, elle entraîne une immense responsabilité. Comment donc pourrions-nous en faire peu de cas? comment pourrions-nous l'abréger ou la rendre inutile, en nous livrant à l'abattement et à une lâche tristesse? « Pendant que nous en avons le temps, » travaillons avec courage, semons dans l'espérance et dans la joie, pour nous préparer une moisson de gloire éternelle.

Cette responsabilité qui s'attache à la vie présente, et qui en fait le prix, n'est pas relative seulement à nous-mêmes; elle s'étend autour de nous sur les autres hommes. « Nul de nous ne vit pour soi-même, » dit l'apôtre. Il n'est pas un homme, depuis le plus élevé des ministres d'Etat jusqu'au plus humble des artisans, dont la vie n'influe à chaque instant sur d'autres vies. Notre caractère et nos actions projettent nécessairement, ou une lumière vivifiante, ou une ombre mortelle, sur la destinée de ceux qui nous entourent. Notre vie ne peut pas plus être indifférente pour les autres qu'elle ne peut l'être pour nous-mêmes; et cette responsabilité solennelle se continue

après notre mort. Ce que nous pensons, ce que nous disons, ce que nous faisons aujourd'hui, sera une source de bien ou de mal, de salut ou de perdition, non-seulement pour nos contemporains, mais pour ceux qui viendront après nous. Nul ne saurait calculer jusqu'où s'étend l'influence que nous exerçons, ni mesurer l'étendue de la responsabilité qui nous est imposée. Comment donc pourrions-nous dédaigner une vie qui entraîne de telles conséquences? nous ne sommes pas libres de l'estimer à vil prix. C'est un capital d'une valeur immense que Dieu nous confie, et qu'il nous appelle à faire valoir; sachons apprécier ce trésor, et employons-le de telle manière qu'il puisse enrichir ceux qui nous entourent, et ceux qui doivent nous succéder.

Il importe d'autant plus d'envisager la vie sous ce point de vue, et d'en faire un tel usage, que l'issue en est incertaine, et qu'elle peut nous échapper à chaque instant. Pendant que nous sommes ici à discuter le but de la vie, la vie elle-même s'écoule moment à moment comme les grains dans le sablier; depuis que nous nous sommes réveillés ce matin, les cheveux ont continué de blanchir sur la tête de plusieurs d'entre nous, et tous nous avons fait des pas vers la mort. Bien plus : la source de la vie ne tarit pas toujours d'une manière lente et graduelle; souvent son cours s'arrête subitement. Les jeunes gens de cet auditoire ne sont pas assurés d'arriver à l'âge mûr; ceux qui ont atteint la maturité ne sont pas sûrs de parvenir à la vieillesse. Nulle puissance au

monde ne pourrait nous garantir dix ans de vie, ni un mois, ni une semaine; nous ne savons pas même ce que le jour présent peut amener. Ah! craignons de méconnaître un bien qui nous est seulement prêté pour un temps, et qui peut nous être enlevé d'un jour à l'autre! Cette vie que nous dédaignons aujourd'hui, que nous trouvons peut-être trop longue, un jour viendra où elle acquerra pour nous une valeur infinie, et où nous voudrions à tout prix pouvoir ramener ces moments qui nous sont à charge. Employons-la donc d'une manière active et bénie, cette vie d'autant plus précieuse qu'elle est plus incertaine, et pendant que nous en avons le temps, travaillons à notre salut et au salut de nos frères, étudions-nous à rechercher « toutes les choses qui sont justes, pures, bonnes, aimables et de bonne réputation » ¹.

Un des moyens les plus efficaces de combattre la lassitude de la vie, c'est la charité pratique, une charité active et infatigable. Si nous ne nous laissons pas de faire du bien, nous ne nous lasserons pas non plus de la vie. O vous qui êtes tentés de dire : la vie m'est à charge! regardez autour de vous : n'y trouverez-vous pas quelque bien à faire? n'y a-t-il pas dans votre voisinage quelque pauvre à secourir, quelque malade à visiter, quelque affligé à consoler, quelque enfant à instruire, quelque âme ignorante à évangéliser? voilà de quoi vous faire prendre goût à la vie.

¹ Philip., IV, 8.

Assurément c'est une vie amère et misérable, que celle qui consiste à manger, boire, dormir et ne rien faire ; mais quelle vie heureuse et belle que celle qui sème autour d'elle les bienfaits, et après laquelle on pourra dire, en visitant le marbre ou le gazon de notre tombe : Ici repose une créature de Dieu, dont le passage sur la terre a laissé derrière elle une trace bénie ! Et ne dites pas que cette exhortation ne vous concerne pas, attendu que vous êtes placé ici-bas dans une position telle que vous ne pouvez pas y faire de bien. Il n'est personne qui ne puisse faire du bien dans cette vie, et beaucoup de bien. Fussiez-vous même retenu à jamais sur un lit de maladie, fussiez-vous un paralytique hors d'état de mouvoir un seul de ses membres, vous pourriez encore être en bénédiction autour de vous, par vos exhortations, par votre exemple, par le spectacle de votre patience et de votre foi. On a vu des pasteurs, et des pasteurs fidèles, prêcher d'une manière plus efficace par leur maladie que par leur santé ; plusieurs, après avoir avancé le règne de Dieu par leur ministère actif, l'ont avancé plus encore sur un lit de souffrance et de mort. Attachez-vous donc à faire du bien sans vous lasser, mes frères, et la vie, loin de vous être à charge, deviendra au contraire pour vous une source intarissable de joie.

Je passe à un nouvel ordre de considérations qui peuvent nous aider à combattre la lassitude de la vie. Il faut nous étudier à voir en toute occasion le bon côté des choses, et nous efforcer d'acquiescer ce que

j'appellerai l'optimisme chrétien. Il y a un optimisme qui est le fruit du tempérament, heureux don de la nature accordé seulement à certains hommes; ceux qui l'ont reçu en partage sont portés à envisager toutes choses sous un aspect favorable : ce n'est pas à ceux-là que je m'adresse ; ils sont étrangers à la disposition que je combats , ils ne connaissent pas la lassitude de la vie. Mais il y a un autre optimisme , plus réfléchi , plus profond , qui est le fruit de la foi , et que peuvent acquérir , avec le secours de la grâce de Dieu , même les caractères les plus portés naturellement à la mélancolie : c'est celui-là que je vous recommande , et que je vous engage à rechercher de tous vos efforts ; car , en vérité , il dépend de vous de l'acquérir. Toutes choses dans cette vie ont un double aspect : l'un , triste et décourageant ; l'autre , consolant et doux. L'orage qui porte la désolation dans les campagnes purifie l'atmosphère des miasmes qui à la longue deviendraient mortels ; et les orages spirituels qui désolent les âmes apportent aussi avec eux des biens excellents , ils sont destinés à nous purifier du péché. Il en est de même de toutes choses ici-bas. C'est parce que nous nous attachons exclusivement au côté triste des choses , que nous arrivons trop souvent à la lassitude de la vie ; il faut apprendre à les envisager par leur autre aspect , celui de l'espérance et de la joie. Appliquons cet optimisme chrétien à toutes les circonstances de la vie humaine , et partout nous trouverons des sujets d'espérer , de nous réjouir et de bénir Dieu.

Appliquons-le, par exemple, à la nature. Assurément la nature a son côté triste et décourageant. Quel est l'observateur, tant soit peu sérieux et réfléchi, qui ne le sache par expérience, et qui n'ait ressenti parfois cette influence mélancolique que la contemplation de la nature exerce sur notre âme ? Qui de nous, dans quelque pâle journée d'automne, en foulant sous ses pas les feuilles séchées, ou en entendant le vent d'hiver gémir à travers les rameaux morts, n'a senti son cœur envahi par la tristesse, et ses yeux se mouiller de larmes involontaires ? Il semble alors que tout ce qui nous entoure nous parle de décadence, de deuil, de ruine et de mort. Mais la nature a aussi un autre aspect. Après l'automne et l'hiver, viennent le printemps et l'été ; après les feuilles sèches, la verdure et les fleurs. Que de choses dans la nature sont faites pour relever nos cœurs abattus, pour les ouvrir à l'espérance et à la joie, pour nous raconter la bonté de Dieu, pour nous faire pressentir un monde meilleur où tout ce qu'il y a de beau et de bon refleurira pour ne plus périr ! Allez parcourir les campagnes dans cette magnifique saison du printemps que la bonté du créateur et sa puissance viennent de ramener pour nous ; écoutez les accents joyeux de ces chanteurs ailés qui saluent partout le réveil de la nature ; élevez vos yeux vers ce ciel bleu et profond où rit un soleil splendide ; contemplez cette verdure à la fois si fraîche et si riche qui vient d'éclorre en quelques jours, comme une parure enchantée, sur les arbres et sur les champs ;

cueillez une de ces fleurs que le mois de mai vous donne à pleines corbeilles, aspirez-en le parfum, étudiez-en les formes délicates et les inimitables couleurs — partout vous trouverez des témoignages vivants de la bonté de Dieu, partout des sujets d'espérer et de vous réjouir. Celui qui a fait sortir du sein de la terre en deuil tant de choses si bonnes et si belles, tant de choses qui n'étaient pas nécessaires à notre existence, et qui sont destinées uniquement à nous rendre heureux, celui-là ne peut être qu'un père plein de bonté et d'amour; et les oiseaux du ciel, et les fleurs des champs, et toutes les splendeurs de la création sont autant de voix qui nous disent de sa part : « ne vous laissez point aller à l'abattement et à la tristesse, livrez-vous à l'espérance et à la joie. »

Appliquons cet optimisme chrétien aux sociétés humaines. Assurément, comme je le disais naguère, il y a bien des choses dans l'aspect de la société qui sont faites pour nous décourager et nous attrister; et quand nous contemplons les ravages que le péché a faits dans le monde, les abominations qui s'y commettent, nous ne pouvons guère aimer la vie dans ce monde-là. Mais il y a aussi, même dans ce monde de péché et de misère, plus d'un sujet d'espérance et de joie. Dans cette humanité si profondément déchue, il reste encore des traces brillantes de sa céleste origine, qui, en nous rappelant sa destination primitive, nous montrent ce qu'elle peut redevenir par la puissance et la bonté de Dieu. Tout n'est pas ici-bas pé-

ché, bassesse, égoïsme et souillure; tous ne sont pas à genoux devant le veau d'or; même en dehors de l'action directe de l'évangile, il y a encore, sachons le reconnaître, de belles et bonnes choses dans les sociétés humaines. Au milieu de ces multitudes que l'intérêt matériel entraîne et subjuge, on peut trouver encore des exemples admirables — et ils ne sont pas rares — de générosité et d'abnégation. Il y a encore des hommes pour qui le bien moral passe avant le bien-être, et la conscience avant l'argent; il y en a qui savent s'oublier pour les autres, et qui n'hésitent pas à exposer leur vie pour sauver la vie de leurs semblables. Parmi ces jeunes gens, esclaves pour la plupart des plus honteuses passions, il s'en trouve pourtant quelques-uns qui ont des aspirations plus élevées, qui montrent par leur exemple que l'âme, quand elle le veut bien, est souveraine et règne sur la chair. Attachez-vous à recueillir ces heureux symptômes, détournez vos regards des laideurs de l'état social pour y chercher, avec une sainte obstination, les traces du bon et du beau, et vous sentirez votre cœur s'épanouir, et vous trouverez, même dans nos sociétés si corrompues, des sujets d'espérance et de joie.

S'il se trouve des sujets de joie même en dehors de l'action de l'évangile, combien plus là où la foi chrétienne a exercé son influence bénie ! Quoique les progrès de l'évangile dans le monde soient encore bien loin de ce que nous pourrions désirer, il a pourtant déjà produit, il produit encore tous les jours, près de

nous et loin de nous, des résultats admirables, et dont nous ne saurions trop bénir Dieu. Ce n'est encore qu'une faible aurore qui commence à peine de rougir les cieux après les ténèbres de la nuit, mais cette aurore annonce un beau jour. Si j'avais le temps d'entrer ici dans les détails, je vous rappellerais ce qui s'est passé en Europe au point de vue de l'avancement du règne de Dieu depuis le commencement de ce siècle, et particulièrement pendant les quarante dernières années. Je vous rappellerais la fondation de tant d'œuvres chrétiennes de bienfaisance ou d'évangélisation, toutes ces sociétés religieuses ou charitables qui caractérisent si glorieusement le christianisme contemporain. Je vous rappellerais ces réveils évangéliques qui ont accompagné et qui accompagnent encore en bien des endroits la prédication de l'évangile. Je pourrais vous rappeler aussi, Dieu soit béni, les grâces qui ont été répandues sur cette église elle-même, sur vous et sur vos enfants; et il me serait facile de vous montrer qu'au milieu de toutes nos misères il y a d'abondants sujets de nous réjouir. Nous en trouverions tout autant dans les contrées païennes. Suivez les missionnaires dans leur carrière de dévouement, et vous verrez, sous leur influence bénie, bien des âmes régénérées, bien des peuplades entières qui ont passé déjà des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de l'évangile, et des horreurs du cannibalisme aux bienfaits de la vie chrétienne. Puisqu'il m'est impossible de vous présenter ici un tableau général de l'œuvre de l'évangélisation

du monde, je voudrais du moins vous en montrer un détail ; je voudrais cueillir une fleur dans ce champ immense des missions évangéliques , et vous l'offrir comme un sujet de joie , d'admiration et d'actions de grâce. Pour cela il m'a suffi d'ouvrir un journal des missions et de lire au hasard. Cette lecture m'a transporté dans le vaste empire des Birmans. Dans cet empire se trouve, disséminée parmi la population birmane, une peuplade particulière nommée les Karens. Les Karens ont commencé d'être évangélisés il y a une trentaine d'années. Ecoutez quelle fut l'origine de cette œuvre d'évangélisation ; nous verrons ensuite à quels résultats elle est arrivée aujourd'hui — et dites vous bien que c'est là un exemple entre cent de même nature que je pourrais citer.

« Environ seize ans avant notre arrivée dans ce pays , » dit M^{me} Mason , « une femme nommée *Guapong*, se trouvant sur les bords du *Salouen*, vit s'approcher du rivage une embarcation qui remontait la rivière. Dès que la barque eut touché terre, un étranger de haute taille et au teint blanc en descendit, ¹ et s'approchant de cette femme , il lui tendit la main , lui adressa quelques bonnes paroles, et prit congé d'elle en lui souhaitant la paix.

» Guapong, ayant été rejointe par d'autres femmes , s'empressa de leur dire qu'elle venait de voir « un des fils de Dieu. » Vivement frappée de cette rencontre et de cet entretien , elle résolut, dès le soir de ce

¹ Le missionnaire Judson.

jour, d'adresser désormais ses prières au Dieu de l'homme blanc, et à lui seul. Cherchant à se rappeler toutes les paroles qu'elle avait entendu prononcer par l'étranger : « Dieu père, s'écria-t-elle, Seigneur Dieu, toi le seul Dieu qu'il faille honorer, Dieu de justice, qui habites dans les cieux et qui es aussi sur la terre, sur les montagnes, dans la mer, au septentrion et au midi, ainsi qu'à l'orient et à l'occident, ô Dieu ! Dieu de l'homme blanc ! aie pitié de moi, je t'en supplie ! »

» Pendant cinq ans, Guapong n'offrit à Dieu d'autre prière que celle-là. Elle la répétait à peu près dans les mêmes termes, et se refusa obstinément à rendre un culte quelconque aux idoles des Bouddhistes. Au bout de ce temps, ayant appris qu'un missionnaire venait d'arriver dans la contrée qu'elle habitait avec son mari, elle s'empressa d'aller le voir, et pendant neuf jours elle resta auprès de lui pour recueillir les paroles qui sortaient de sa bouche. Aussi, dès qu'elle eut entendu parler de la bonne nouvelle du salut, l'Esprit de Dieu, qui agissait en elle, lui ouvrit le cœur comme il le fit jadis pour Lydie, et elle fut vraiment convertie. Depuis cette époque, cette femme est non-seulement devenue l'instrument de la conversion de son mari et de celle de toute sa famille, mais on peut encore dire que de cette conversion sont, en quelque sorte, nées trois églises actuellement florissantes..... »

Ecoutez maintenant quel développement a pris cette œuvre de l'évangélisation des Karens, commencée

il y a trente ans à peine. Voici la conclusion et le résumé d'un article sur ce sujet :

« En additionnant les chiffres indiqués plus haut, et en suppléant ceux qui nous manquent, nous arrivons à un total d'environ vingt mille membres effectifs composant les nombreuses églises karènes. Ce sont vingt mille personnes ayant donné des signes évidents de conversion et de régénération, reçues dans l'église par le baptême, participant à la sainte cène, et vivant enfin d'une manière digne de l'évangile de Jésus-Christ. A côté de ces membres réels des églises, se trouvent un grand nombre de Karens qui n'ont et ne professent plus d'autres croyances religieuses que celles de l'évangile, mais qui n'ont pas encore fait le dernier pas pour être reçus dans l'église, ou chez lesquels les missionnaires n'ont pas encore constaté des signes assez évidents de la vie nouvelle qui est en Christ. Or, le chiffre de ces derniers est si considérable, que plusieurs missionnaires estiment à environ cent mille le nombre total des Karens qui ont embrassé le christianisme. N'est-ce pas là un résultat merveilleux ? ¹ »

Que d'exemples de même nature nous pourrions vous citer, partout où sont arrivés « les pieds de ceux qui proclament la paix et qui apportent de bonnes nouvelles, » pour parler avec l'Écriture ! n'avais-je pas raison de dire, mes frères, qu'il y a là des sujets de nous réjouir, si faibles que soient

¹ *Les Missions évangéliques au dix-neuvième siècle*, année 1863.

encore les progrès de l'évangile dans le monde relativement à la masse de l'humanité ?

Appliquons enfin cet optimisme chrétien à la religion elle-même. Assurément il y a dans la religion certains côtés qui sont, non-seulement sérieux, mais redoutables. Quand nous lisons les déclarations de l'Écriture sur la justice de Dieu et sur les peines éternelles qui attendent les méchants ; quand nous essayons d'arrêter notre pensée sur ce « feu qui ne s'éteint point, » sur ce « ver rongeur qui ne meurt point, » sur ces « ténèbres du dehors où sont les pleurs et les grincements de dents, » l'imagination s'effraie, le cœur s'émeut douloureusement ; il peut sembler au premier abord que ce n'est point ici une religion d'espérance, de paix et de joie. Mais cette impression s'efface devant une étude plus approfondie du christianisme. Le christianisme n'est redoutable que pour les méchants, pour les incrédules obstinés, pour les pécheurs qui ne veulent pas de la repentance et de la conversion. Pour tout pécheur humble et repentant, pour tout cœur sincère et droit devant Dieu, la religion de Jésus-Christ est la religion de l'espérance et de la joie. Le christianisme est un « évangile, » c'est-à-dire une bonne nouvelle. Le Dieu des chrétiens est un père, dont les entrailles s'émeuvent en faveur de ses enfants et qui est toujours prêt à répondre à leur prière ; c'est un bon berger qui, après avoir donné sa vie pour ses brebis, pourvoit à tous leurs besoins ; c'est un sauveur qui « ne prend point à honte de nous appeler ses amis et ses frères ; »

c'est un consolateur tendre autant que puissant, qui nous soutient dans toutes nos épreuves, qui verse l'huile et le vin sur nos plaies, qui répand dans nos cœurs « une joie ineffable et glorieuse. » « Venez à moi, » dit ce Dieu sauveur, « vous tous qui êtes travaillés et chargés, et vous trouverez le repos de vos âmes ; je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » Nul n'est exclu de ces bienfaits de l'évangile, que celui qui s'exclut lui-même ; « la volonté de Dieu n'est pas qu'un seul pécheur périclite, » il veut au contraire « que tous soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité. » Si quelqu'un est condamné, il le sera « parce qu'il a mieux aimé les ténèbres que la lumière ; » il sera perdu, non point par la faute de Dieu, mais par sa propre faute ; il sera perdu malgré Dieu, qui avait tout fait pour le sauver. Pour les cœurs droits, disons-le encore, pour tout homme qui cherche sincèrement la vérité, il n'est rien, absolument rien dans la religion de Jésus-Christ qui ne soit un sujet d'espérance et de joie. Comment ne serions-nous pas heureux, comment ne serions-nous pas joyeux, nous qui croyons à l'évangile, quand nous avons Dieu pour père, Jésus-Christ pour sauveur, l'Esprit saint pour consolateur ; quand nous marchons vers une félicité parfaite et éternelle ; quand nous possédons dès à présent la vie éternelle ; quand nous sommes de ces brebis du bon berger qu'il conduit le long des eaux paisibles, et que nul ne peut ravir de sa main ; quand nous savons que « toutes choses, » dans le ciel et

sur la terre, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, « travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ? » Ah ! si nous manquons de joie, ce n'est point parce que nous croyons aux déclarations de l'Écriture, c'est au contraire parce que nous ne croyons pas, ou que nous croyons mal ; c'est que notre foi est encore faible, et languissante, et peu efficace ; c'est que nous n'avons pas donné à Dieu tout notre cœur ! ¹

Aussi la grande source de la joie, c'est la conversion, c'est la nouvelle naissance, c'est la consécration de nous-mêmes à Dieu en sacrifice vivant et saint. Tous les moyens que j'ai indiqués pour combattre la lassitude de la vie et pour arriver à la joie, tous ces moyens n'ont de valeur que pour l'enfant de Dieu ; ils sont impuissants si nous ne sommes pas « nés de nouveau. » La joie est un fruit du Saint-Esprit, comme le déclare mon texte. Quand nous avons reçu cet Esprit d'adoption qui nous apprend à dire : « Abba, père ! » cet Esprit qui fait de nous des enfants de Dieu et des héritiers du royaume des cieux, c'est alors que nous connaissons la joie ; alors « le désert se réjouit, et la solitude fleurit comme la rose ; » alors « le cœur brisé est consolé, la prison

¹ Jean, X, 44, 28. Esaïe, XL, 44. Hébr., II, 44. Jean, XV, 45 ; XIV, 46. 1 Pierre, I, 8. Matth., XI, 28, 29. Jean, VI, 37. Matth., XVIII, 44. 1 Tim., II, 4. Jean, III, 49. Ps. XXIII. Rom., VIII, 28.

s'ouvre devant le captif, la magnificence nous est donnée au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu du deuil, un manteau de gloire au lieu de l'esprit affligé ; » alors nous possédons une « paix qui surpasse toute intelligence, » et nous comprenons cette étonnante parole de l'apôtre : « Soyez toujours joyeux ! » ¹

C'est cette joie qui vous est offerte à tous, mes bien-aimés frères, oui à tous sans exception, entendez-le bien, dans cette fête du Saint-Esprit. Qui est-ce qui est fatigué du combat de la vie ? qui est-ce qui a soif de force morale, de consolation, d'espérance, de paix et de bonheur ? Qu'il vienne, et qu'il puise abondamment à la source de la délivrance. C'est Jésus lui-même qui l'a dit : « Quiconque a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! — Si quelqu'un croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein ; » et cette eau vive, ajoute l'évangéliste, c'est le Saint-Esprit ². O Esprit de Christ et de Dieu ! Esprit de consolation et de joie ! nous voici pour répondre à ton appel. Nous te présentons notre cœur comme une terre altérée, afin que tu l'arroses et que tu le vivifies ! Renouvelle pour nous, dans ce saint jour, les bénédictions de la première Pentecôte : viens dans notre église convertir les pécheurs, réveiller les indifférents, fortifier les faibles, consoler

¹ Rom., VIII, 45. Esaïe, XXXV, 4 ; LXI, 4-3. ; Philip., IV, 7.

⁴ Thes., V, 46.

² Jean, VII, 37-39.

les affligés , sanctifier les croyants , et nous donner à chacun la grâce qui nous est nécessaire ! Fais-toi trouver à la table sainte à ceux qui te cherchent ; viens te communiquer à nous par ces symboles bénis du corps et du sang de notre sauveur , et verse dans nos âmes cette joie céleste , pure , profonde , inexprimable , éternelle , dont la source est en toi !

Amen.

Mai 1864.

FIN.